

La vie quotidienne des camps du maquis du Vercors

Alain Raffin

Le règlement des camps, édicté par le chef *Robert*, le 10 avril 1944, attribuait à chaque chef de camp la responsabilité de l'organisation de la vie quotidienne de son camp. Il était aidé dans cette tâche par un adjoint et devait chaque semaine remettre un rapport à son chef de secteur. Primordial, le rôle du responsable de camp consistait à rechercher le juste équilibre entre l'autorité et le relationnel avec ses hommes. Dans les camps dits *camps-refuges*, constituant les tout premiers camps du maquis, l'isolement, l'inaction et le désœuvrement menaçaient dangereusement la cohésion générale. Soumis aux caprices de la météorologie, dans des cantonnements offrant un abri parfois précaire, à la merci d'un ravitaillement souvent insuffisant, il était nécessaire d'occuper ces maquisards réfractaires, mais pas encore combattants.

Dans ses souvenirs *Avoir 20 ans au maquis du Vercors 1943-1944*, Marc Serratrice (*Crainquebille*) nous livre ses premières impressions lorsqu'il rejoint, en juillet 1943, le camp C3 au lieu-dit « des Carteaux ». – « *Nous grimpons depuis une heure (depuis Autrans)... nous étions parvenus en bordure du plateau* ». C'était le Bec de l'Orient à l'extrême nord du plateau du Vercors...« *Mon guide me désigna au loin, à l'autre bout, un groupe de sapins, c'est le poste de garde, m'a-t-il dit, les deux sentinelles nous observent à la jumelle. D'ici 20 minutes nous serons arrivés.... La première vision qui me fut offerte du camp était tout à fait inattendue et déconcertante. Egaillés aux quatre coins du campement, des individus s'affairaient à faire sécher leur linge aux rayons d'un soleil enfin généreux. Il y en avait de partout, des étendages, posés sur un rocher ou pendus à une branche, dans le plus grand désordre... Ce spectacle bohémien s'expliquait par le séjour prolongé sous la pluie de mes futurs compagnons* »... Marc Serratrice décrit également le moment où il fut présenté à son chef de groupe. – « *Il m'entraîna vers une bâtisse que je venais seulement de repérer en lisière de forêt. Ce fut mon second choc. Tapie dans la végétation, elle m'apparaissait à distance comme enfoncée dans le sol et d'une dimension exigüe. Une tanière, voilà ce que j'en ai pensé... C'était une bergerie basse et toute en longueur, faite de murs en lauzes entassées et recouverte d'un toit en tôle... Devant, sur un terre-plein se dressaient deux grandes tables sommaires et fraîchement confectionnées de planches et de rondins plantés dans le sol... À l'intérieur s'alignaient deux rangées de châlits superposés qui mangeaient les trois quarts de l'espace...* ». *Crainquebille* s'étonna que son arrivée au camp se fasse dans l'indifférence générale. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'un de ses nouveaux camarades lui apprit : - « *Suite à une alerte, on avait dû nomadiser deux jours sous la pluie, pour nous tu n'étais pas un nouveau, un bleu, mais le trente-troisième maquisard du camp* ». Chaque nouvel arrivant devait s'intégrer au reste de

la troupe, certains - n'y parvenant pas - étaient mutés vers un autre camp ou obtenaient l'autorisation de quitter le maquis, après avoir promis de ne jamais révéler l'emplacement des camps. Cette seconde solution était risquée, le maquis de Tréminis en fit la cruelle expérience : il fut « vendu » par une recrue douteuse renvoyée qui « *conduisit les Allemands par la main jusqu'au camp* », qui fut ainsi démantelé avec des pertes humaines.

Organisation de la vie d'un camp

Chaque camp était constitué de trois ou quatre groupes de 10 hommes placés sous le commandement d'un chef (les camps ne devaient, en principe, pas excéder quarante hommes). La journée d'un maquisard commençait vers 7 h l'été, 7 h 30 l'hiver, par une séance de mise en forme dite « de décrassage », d'une durée de trente minutes. La toilette matinale était toujours faite « à l'économie » du fait du manque d'eau (l'eau pour la toilette provenait généralement d'un réservoir alimenté par les eaux de pluies recueillies du toit). Le menu du petit-déjeuner variait en fonction du ravitaillement : un *ersatz* de café fait d'orge grillée, accompagné de pain et de fromage, quelques rares fois de la confiture. En fonction des livraisons, la boule de pain était tranchée en quatre, en huit, en seize et, parfois, il n'y avait pas de pain du tout. Après le premier parachutage sur le Vercors, à Darbounouze, en novembre 1943, le menu du petit-déjeuner fut amélioré avec des céréales de type corn-flakes.

Quotidiennement, par roulements, un premier groupe assurait les corvées : l'aide aux cuisines, les pluches, le ramassage de bois sec pour la cuisine, que l'on trouvait de moins en moins près du camp. Au camp C3, été comme hiver, un homme se rendait quotidiennement à la ferme isolée Hébert-Guillou, dans la vallée de Lachard, pour y prendre livraison du ravitaillement déposé par l'équipe civile d'Autrans chargée de la collecte. La vallée de Lachard s'étend du nord-est d'Autrans en direction de la montagne de la Sure ; le parcours, accidenté et dépourvu de sentiers, prenait deux à trois heures pour rejoindre « les Carteaux », selon les conditions météorologiques. L'hiver, le C3 cantonnait à la maison forestière de Gève ; la corvée de ravitaillement étant formée parmi les meilleurs skieurs. Le camp C5 à la « Baraque des Feuilles » était ravitaillé par l'équipe civile de Méaudre. Au secteur sud, après sa prise de commandement, *Thivollet* instaura un service central d'approvisionnement, calqué sur les subsistances militaires, qui assurait la collecte et la distribution du ravitaillement pour tous les camps de cette zone, le transport se faisant par portage muletier. Au camp d'Ambel, après une abondante chute de neige, la mule *Margot*, qui montait le ravitaillement cinq fois par semaine, refusa de passer par le chemin qui domine le Saut de la Truite. Il fallut faire une tranchée dans la neige, encore ne passa-t-elle qu'à grands coups de trique... « *C'était une bête noire et magnifique, mais qui levait trop facilement les*

pattes de derrière ». Fanny, la mule du C6, plus paisible que la Margot du C1, assurait le transport quotidien du ravitaillement de ce camp.

Le second groupe assurait la garde du lever du jour jusque tard dans la nuit, comme le note Crainquebille au C3, il s'agissait de guetter par groupe de deux, depuis une étroite plateforme installée dans un sapin en lisière de forêt.

Comme en témoigne Pierre Brunet dans l'ouvrage collectif *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu*, « Dès les premières neiges au C1 (Ambel), la vie était monotone. On sortait le moins possible à cause du froid. Nous étions divisés en trois groupes et nous prenions la garde à tour de rôle, en trois points différents. Garde symbolique car nous n'avions pas d'armes. La nuit était sinistre. Le silence de la forêt était déchiré par les cris des renards et des autres bêtes qui la peuplaient ».

Le troisième groupe était chargé de la corvée d'eau. Au C3, on utilisait un bidon d'une vingtaine de litres qui avait servi au transport du lait, porté par un seul homme équipé d'un « porte-balle » de colporteur, nécessitant plusieurs voyages quotidiens. Au C6, on utilisait un tonneau suspendu à des brancards, le portage était assuré par deux hommes, plusieurs fois par jour, jusqu'au puit distant de 800 mètres. Le chemin du retour grimpa et nécessitait plusieurs pauses tant le tonneau était lourd. Il fallait bien satisfaire les besoins en eau nécessités par la cuisine. La distance reliant les camps aux sources était très variable : dans certains camps, le transport d'eau prenait plus d'une heure. Les hommes de corvée profitaient de la source pour y faire leur grande toilette. La « baraque des Feuilles », point de cantonnement du C5, était pourvue d'une source toute proche alimentant un bassin. Il en était de même pour la maison forestière de Gève, point de cantonnement d'hiver du camp C3, mais, en cette saison, l'eau était souvent gelée.

Vie quotidienne des maquisards

Des marches étaient organisées régulièrement pour maintenir les hommes en bonne condition physique ; l'hiver, on patrouillait à ski en reconnaissance de terrain, les corvées constituaient un bon complément à cet exercice. Chacun consacrait son temps libre aux activités de son choix. Au camp C3, par exemple, les passionnés de lecture avaient constitué une bibliothèque de quelques livres. D'autres préféraient les jeux de cartes, surtout la belotte, ou encore les promenades aux alentours du camp. La correspondance, interdite par sécurité, fut exceptionnellement autorisée à l'occasion des fêtes de Noël de 1943 ; au C3, elle fut autorisée et distribuée clandestinement. Le dessin permettait à certains de passer le temps... Les discussions politiques ou religieuses, bien qu'interdites par le règlement des camps, animaient les conversations. Après le repas du soir, les veillées, lorsque le temps le permettait, se déroulaient à

l'extérieur, sous le couvert des sapins autour d'un feu discret ; elles étaient animées par des chansons parfois paillardes. Au C3, *Papoum* était souvent sollicité pour chanter sa chanson fétiche, *La fille du métropolitain*, une chanson à double sens, ponctuée par des « papoums », (origine de son nom de guerre). Malgré le peu d'informations disponibles, on conversait sur le cours de la guerre. « Au C6, les veillées se passaient à discuter en groupe sur une idée qui avait séduit l'assemblée et sur laquelle chacun donnait son avis. Chacun donnait son avis. La soirée se terminait par quelques chansons et par l'inévitable répertoire du *Plaisir des Dieux* ; parfois un anonyme criait « Symphonie musulmane » (l'auteur de ces souvenirs voulait certainement parler de « Nouba », nom de la fanfare des tirailleurs d'Afrique du Nord). Le cuisinier, dit *Le Niocle*, suppliait que l'on épargne ses marmites ; s'ensuivait une cacophonie sans nom ponctuée de sons bizarres, de hurlements. Après avoir crevé quelques gamelles, écrasé quelques bidons, le camp retrouvait son calme pour la nuit. C'est au cours d'une de ces soirées mémorables que *Fric*, le chansonnier du camp, composa la chanson du C6, qui, dit-on, servit de modèle au *Chant des Pionniers du Vercors*. Le chant martial du C3 fut composé collectivement en avril 1943 à la « baraque des Feuilles », les paroles étaient chantées sur l'air de *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*.

Les catholiques pratiquants pouvaient assister à des messes. Afin de ne pas heurter les convictions des non croyants ou les pratiquants d'autres religions, les célébrations avaient lieu hors des limites du camp, sur un autel de fortune. L'officiant était l'aumônier d'une maison d'enfants de Villard-de-Lans qui, comme les maquisards, désobéissait à sa hiérarchie. Au fil des rencontres, avec ou sans messe, le prêtre était devenu pour tous un ami et personne ne refusait de lui serrer la main. Aragon, dans son poème de mars 1943 *la Rose et le Réséda*, écrit ce vers « *Celui qui croyait au ciel, Celui qui n'y croyait pas* » qu'il utilise en anaphore, tout au long de son poème, comme appel à l'union de tous les résistants au-delà des différences de religion et d'opinion.

En septembre 1943, le camp C3 reçut la visite d'une délégation de chefs militaires et civils du Vercors, qui effectuaient une tournée dans tous les camps. Celle-ci était composée de *Clément, Rouvier, Durieu* et *Goderville*. Après un repas pris en commun, les chefs délivrèrent le message qu'ils étaient venus apporter : « *Préparez-vous à passer l'hiver dans la montagne. On va s'organiser en conséquence, il faut vous forger un moral d'acier, ce sera dur. Ceux qui ne se sentent pas le courage d'affronter l'épreuve sont autorisés à partir* »... Des vêtements chauds furent promis ainsi qu'un refuge dans un lieu mieux protégé que « les Carreaux », où l'hiver était sibérien. Il n'y eut que deux ou trois défections, rapidement compensées par l'arrivée de trois nouveaux, dont le plus jeune âgé d'à peine 17 ans reçut le nom de « J3 ». Avant de quitter le camp, *Rouvier (Le Ray)*, le chef militaire du Vercors, s'adressant une dernière

fois aux hommes, parla de la possibilité d'un parachutage d'armes, ce qui eut pour effet immédiat de galvaniser la troupe.

Visite de « l'Equipe volante »

Une nouvelle visite fut annoncée tout juste après le départ de l'état-major, « L'équipe volante ». Ces véritables missionnaires allaient de camp en camp porter la bonne parole pour stimuler l'esprit des maquisards en faveur de la Résistance et rompre leur isolement. Elle était composée de *Mirouze*, ouvrier charpentier, *Kim* et *Lemoine*, deux intellectuels transfuges de l'Ecole des cadres d'Uriage. Tous trois avaient exercé comme éducateurs. Ils furent d'abord accueillis avec réserve dans la plupart des camps, parfois même avec hostilité tant l'énoncé de leur mission apparaissait abstrait à ces hommes des bois. Marc Serratrice, dans son livre, montre l'évolution de l'état d'esprit des maquisards envers « l'équipe volante » : « *Au fil des réunions se révélait à nous la personnalité de chacun des trois animateurs. Kim excellait dans l'art de clarifier les discussions, il le faisait avec des mots simples, c'était l'intellectuel. Mirouze, l'ouvrier à l'esprit concret, parlait avec le cœur de la révolution sociale, pour lui inséparable de la libération. Lemoine brillait dans sa manière de dire des textes et des poèmes... Prévert, Aragon, Péguy, Michelet... Morceaux choisis exaltant la patrie, la justice, la liberté... Le soir à la veillée, il accompagnait les chants à l'harmonica... L'équipe volante était venue pour insuffler une âme à notre combat ; et elle y avait réussi* ». Ils achevèrent de convaincre les derniers sceptiques en participant à toutes les corvées. Après une semaine de présence au camp, l'équipe volante reprit sa tournée vers d'autres camps.

Déjà, l'automne s'annonçait et dans les camps il fallait préparer l'hivernage.

Missions et actions

Un coup de main, normalement dévolu aux corps-francs, fut exécuté par les hommes du C3 en cette fin d'été 1943. L'opération était destinée à s'emparer d'un stock de vêtements et de chaussures d'hiver au chantier de la Jeunesse de Sassenage. Destiné aux camps de la région de Méaudre et Autrans, cet équipement fut réparti entre chaque camp. Au C3, le chef, *Robert*, s'estima lésé par la répartition du matériel de ski. Après un grand coup de gueule, il obtint suffisamment de skis pour équiper plus de la moitié de son effectif. Dès octobre, le C3 prépara son installation dans son nouveau cantonnement, prévu de longue date, à la maison forestière de Gève, facilement accessible à la belle saison et offrant un certain retranchement l'hiver en raison de sa forte exposition à la neige. Il fallut aménager le bâtiment afin d'y loger une quarantaine de maquisards. Les travaux furent exécutés sous la direction de Charles Dufour (*Charlot*), ancien charpentier. Le bois nécessaire à l'aménagement fut fourni par la scierie

Barnier et le transport des planches et chevrons, assuré grâce au prêt d'un cheval et d'un tombereau. La main-d'œuvre ne manquait pas, chacun s'attelant à la tâche. Il fallut, comme dans chaque camp qui hivernait, faire des provisions de bois de chauffage ; des équipes de bûcherons, sous la direction d'un agent forestier, procédèrent ainsi à l'abattage du bois et à son débit. À la fin du mois d'octobre, le C3 put investir son nouveau cantonnement.

Avec l'arrivée des premières neiges, une initiation au ski fut mise en place, les meilleurs skieurs devant former les débutants. L'hiver 1943-1944 était, pour certains maquisards, la troisième saison passée dans le maquis. Les conditions hivernales étaient rudes et beaucoup de camps virent leur effectif diminuer sensiblement. Cependant, des missions individuelles ou collectives, des coups de mains, permirent de rompre l'isolement des camps durant cet hiver-là. En novembre 1943, le C3 assura le transport du matériel du parachutage de Darbounouze depuis la bergerie où il était stocké vers la grotte la plus proche du lieu du parachutage. Cette opération dura près de 24 heures et nécessita de nombreuses rotations ; la garde de la grotte fut assurée par le C5.

En décembre 1943, trois policiers se faisant passer pour des acheteurs de bois fouinaient à la recherche de renseignements. Leur voiture fut identifiée comme véhicule de la *Gestapo* et une embuscade fut montée par le C3 entre Méaudre et le col de la Croix-Perrin. Au cours de l'engagement, les trois policiers furent tués, le chef, *Dufau*, assez gravement blessé, fut confié aux bons soins du docteur Chauve, la voiture fut désossée et les corps enfouis dans une crevasse... À l'approche de Noël, le camp C3 reçut un cadeau inattendu : l'électricité. Un agent local de l'entreprise Collavet - société grenobloise de Force et Lumière Électriques - exécuta un branchement sur le réseau distant de 3 kilomètres. *Ploc* et *Weygand* l'électricien, installèrent la ligne, aidés par le reste de la troupe ; l'installation intérieure fut un jeu d'enfant. L'agent Collavet assura le branchement final au réseau. Lorsque la lumière jaillit dans la maison de Gève, ce fut une véritable ovation et les lampes à acétylène furent remisées dans un coin. L'installation de l'électricité avait été précédée par celle d'un téléphone de campagne, reliant le poste de garde au camp, avec appels toutes les heures.

Noël 1943 dans les camps

Dans les camps du Vercors, la Noël 1943 fut fêtée dignement avec messe de minuit et réveillon. En nord-Vercors, le C3 avait mis les fermes avoisinantes à contribution afin d'améliorer l'ordinaire. On fit même appel à un imprimeur connu de *Charlot* pour les cartes du menu et les vins. La troupe du camp joua la revue *Rien n'est impossible*. Selon les témoins, cette soirée du C3 fut mémorable. Pérotin (*Pothier*), nouvellement installé après l'attaque du maquis de Tréminis, fut surpris par la célébration de Noël au maquis de Mallevall. « *La fête de Noël s'était passée sous ce double signe d'une élévation*

morale et d'un imprudent confort... une messe de minuit en armes, une représentation du genre revue feu de camp... Un banquet enfin, où n'avaient manqué ni champagne, ni cigarettes anglaises. Et pour tout cela, ce qui est un comble... des invitations. On avait fait venir de Grenoble et de bien plus loin, amis, parents, sympathisants, fiancées. Autre singularité de Malleval, des permissions avaient été données en tel nombre que la moitié de l'effectif était absent... ».

L'année 1944

Fin janvier, des nouvelles alarmantes du sud-Vercors circulèrent dans les camps : une reconnaissance allemande, profitant des routes dégagées, était tombée dans une embuscade montée par le C10 dans les Grands Goulets. Il y eut des morts des deux côtés. En représailles, le hameau de Barraques-en-Vercors fut incendié. L'état-major du maquis réagit avec fureur à cette initiative inconsidérée qui attirait l'attention de l'occupant sur le Vercors. Les mauvaises nouvelles se succédèrent : les camps établis sur les contreforts du Vercors - Malleval au-dessus de la vallée de l'Isère, la chartreuse d'Esparron dans le Trièves - subirent des attaques meurtrières. L'occupant devenait de plus en plus actif dans sa lutte contre les maquis. Dans les camps situés au centre du plateau, protégés en cette saison par un fort enneigement, ces mauvaises nouvelles ne manquèrent pas d'inquiéter sérieusement les maquisards.

Au camp 3, le chef *Dufau* en personne (chef des camps de la zone nord-Vercors) annonça la venue pour le lendemain de deux agents des services secrets alliés, ces derniers venant constater la réalité du maquis du Vercors. Cette nouvelle remit du baume au cœur des maquisards. Le camp fut pour l'occasion nettoyé, rangé, briqué, chacun donnant à sa tenue une apparence uniforme, béret alpin, fuseau taillé et cousu dans des couvertures teintes en bleu-chasseur par les habitantes d'Autrans. On emprunta à la compagnie des pompiers d'Autrans un clairon. *Marcel*, l'un des cuisiniers et le seul à savoir en jouer, s'exerça à sonner *Voilà le général qui passe*. On dressa un mât pour les couleurs, les chefs *Robert* et *Boby* mirent au point la présentation en usage dans les troupes alpines, pareille à celle d'une section d'Eclaireurs-Skieurs (SES) alignée sur ses skis. Après des heures d'entraînement, les chefs jugèrent la présentation au point. Le lendemain matin, accompagnés de *Dufau*, de *Rouvier* et de *Durieu*, les deux membres des services secrets alliés (un Américain et un Anglais) firent leur arrivée. L'Anglais, petit, rondouillard et peu loquace, n'était autre que le capitaine *Thakhwaite* (*Procureur*), plus connu des hommes sous le diminutif de *Proc*. L'Américain, grand à l'allure sportive, était le lieutenant *Jean-Pierre* des fusiliers *airborn Michigan* et s'exprimait dans un français correct, bien qu'avec un fort accent. *Marcel*, le cuisinier-clairon, exécuta avec brio la sonnerie ; la présentation de la section fut parfaite, puis ce fut la visite du cantonnement. L'Anglais posait un regard inquisiteur sur tout, rien ne semblait lui échapper. Un vin d'honneur fut servi, en provenance directe des caves de l'hôtel Barnier à Autrans.

L'Américain fit un petit discours très cordial, mais ne fit aucune promesse concernant les parachutages. Chacun eut droit à une double poignée de mains, sonnait ainsi l'heure du départ de ces deux missionnaires inquisiteurs. Cette visite impressionna beaucoup, « *Ceux qui dirigeaient cette guerre, enfin, nous accordaient une forme de reconnaissance* », pensèrent beaucoup de maquisards.

Le 25 janvier, un suspect, souteneur grenoblois de son état, arrêté alors qu'il circulait dans la région de Villard-de-Lans, fut conduit au C3, avec instruction de l'éliminer. Personne ne se porta volontaire pour cette besogne, il fut intégré au camp et se comporta avec fidélité et dignité.

Le 26 janvier, les deux visiteurs alliés partirent inspecter le C5.

Le 28 janvier, une femme, présentée comme dénonciatrice, est conduite au C5 pour y être « descendue ».

Le 13 février 1944, au cours d'une patrouille à ski du C3, on fit la découverte d'un bombardier Halifax de la *Royal Air Force* qui s'était écrasé dans la nuit du 7 au 8 février, lors d'une tempête de neige. Les restes de l'appareil calciné jonchaient, éparpillés à quelques dizaines de mètres au-dessous de la crête située entre le Pas de la Clé et le Bec de l'Orient. Les corps de l'équipage recouverts de neige étaient gelés à même les débris métalliques et ne purent être dégagés ; on dut se résigner à les laisser dans les débris de l'appareil. Les corps furent retirés par l'équipe civile d'Autrans, après le dégel au mois d'avril, placés dans des cercueils de fortune et camouflés dans une crevasse réfrigérée par un névé. Après le départ des Allemands du Vercors, à la fin du mois d'août, les corps des sept aviateurs, âgés de 19 à 22 ans, identifiés grâce à leur plaque individuelle (deux Canadiens et cinq Anglais), furent inhumés au cimetière d'Autrans où ils reposent.

En février 1944, l'équipe volante réapparut au C3, elle venait d'échapper de justesse à l'attaque allemande du 3 février contre la chartreuse d'Esparron. Après trois jours au C3, elle reprit sa mission vers les autres camps.

Alerte générale sur le Vercors

Le 2 mars fut un jour d'alerte générale, avec ordre d'évacuation des camps du plateau. Selon les services de renseignements de la Résistance, les Allemands préparaient une opération sur le plateau. Il fallait éviter l'affrontement et faire le vide pour ne pas exposer la population. Le 3 mars à l'aube, la plupart des camps durent évacuer. Cet ordre d'évacuation du plateau fut appliqué à la lettre dans la zone nord-Vercors. En sud-Vercors, on nomadisa à l'intérieur du Vercors, le C11 cantonnant dans la région de Rimon-et-Savel dans le Diois et le C12 à Notre-Dame-de-Vaux dans la Matheysine. Selon Paul et

Susanne Silvestre dans *Chronique des maquis de l'Isère*, le C2, secteur sud, aurait rejoint la vallée de l'Isère un peu plus tard. C'est avec armes et bagages, skis aux pieds, dans un mètre cinquante de neige poudreuse, que les maquisards du C3 finirent par rejoindre la vallée de l'Isère à l'ouest du Vercors. Chaque maquisard transportait son barda dans un sac à dos de vingt kilos, sur des skis non équipés de peau de phoque. Après une véritable odyssée des neiges, les hommes des camps C3 et C5 parvinrent à rejoindre la vallée de l'Isère. Le C3 s'était séparé en deux groupes, l'un commandé par le chef *Robert*, qui prit la direction du village de la Forteresse, l'autre par le chef *Bobby*, qui partit en direction du village de La Rivière. Il restait encore à franchir l'Isère, un obstacle depuis la destruction du pont de Saint-Gervais en 1940. Un bac avait été mis en service pour éviter aux riverains d'aller chercher le pont de Saint-Quentin, praticable mais distant de 15 kilomètres, en suivant la route nationale très fréquentée par des véhicules allemands circulant entre Valence et Grenoble et, de ce fait, fort dangereuse. Le passeur accepta d'assurer le transbordement des maquisards, mais il mit une condition à l'opération qui devait se dérouler de nuit. Le passage se fit, comme prévu, de nuit. Le premier groupe du C3 parvint à trouver, grâce à l'aide de la laitière de la Forteresse, une ferme en piteux état, abandonnée dans les collines. Le second groupe s'installa dans la région du village de Morette, dans des conditions d'hébergement comparables à celles du premier groupe. Les deux cantonnements du C3 étaient éloignés d'environ 7 kilomètres. Le C5 cantonnait dans des fermes au-dessus du village de l'Albenc un peu plus au sud, sur la route du col de Pierre-Brune. Le 8 mars, le lieutenant Ruétard et trois maquisards du C5 remontèrent en camionnette à Méaudre pour récupérer du matériel laissé sur place. Malheureusement, sur le chemin du retour à Pont-en-Royans, ils tombèrent sur un détachement allemand : arrêtés, torturés puis fusillés, leurs cadavres furent ensuite pendus au pont de Martinet.

Les camps de la zone nord passèrent près de deux mois dans les Chambarans, région beaucoup moins sûre que le Vercors enneigé. Le 1^{er} mai au matin, le groupe du C3 qui cantonnait dans la ferme, au-dessus du village de La Forteresse, fut attaqué par un important groupe de miliciens venus de Voiron par un chemin détourné. Surpris, les maquisards n'eurent que le temps de se replier en désordre, avec armes et bagages sous le feu de la milice. *Weygand*, avec un sang-froid remarquable, mit son fusil-mitrailleur en batterie et lâcha une rafale, puis une autre, ce qui eut pour effet de surprendre les miliciens à leur tour, permettant aux derniers maquisards de gagner le couvert sans encombre. Suite à cette attaque, les chefs décidèrent de rejoindre, le jour-même, le Vercors.

Le camp C3 se regroupa dans les environs de Cras pour rejoindre le Vercors *via* Tullins en utilisant de petites routes. Le passage de nuit de l'Isère au pont de Saint-Quentin des hommes, les uns après les autres, occupa une bonne partie de la nuit. Alerté par cette attaque, le C5 se regroupa au-dessus du village de La Rivière, à Pied-froid.

Parti de La Forteresse au matin, le C3 rejoindra le village de Montaud au pied du Pas de la Clé, à la nuit tombée. Après une courte nuit passée dans une sapinière, au-dessus du village et agrémentée d'un bol de lait chaud généreusement offert par un habitant de Montaud, il fallut grimper vers le Pas de la Clé et franchir les mille mètres de dénivelé. La fin de l'ascension fut compliquée par la neige gelée, persistante dans la face nord du Vercors en cette saison.

Pour tous les membres du C3, le retour à Gève le 4 mai fut une grande satisfaction. Cependant, à la mi-mai, ordre fut donné à tous les camps de rejoindre leur cantonnement d'été. L'accès, plus éloigné, offrait aux maquisards des possibilités de manœuvres en cas d'attaque. Pour les hommes du C3, le retour « aux Carteaux », dont le cantonnement était si peu accueillant, fut déprimant.

La renaissance de l'Armée

Après la mobilisation générale du Vercors, les camps en tant que tels disparurent pour devenir des sections rattachées, au secteur nord, au 6^e bataillon de chasseurs alpins (BCA) reconstitué, et, au secteur sud, au 11^e régiment de cuirassiers ainsi qu'aux 12^e et 14^e bataillons de chasseurs alpins reconstitués éphémèrement pour la durée des combats du Vercors. De « nouveaux camps » seront créés pour accueillir les compagnies civiles et les mobilisés de la « République du Vercors », ce qui donnera naissance au « Vercors combattant ».

Sources :

Marc Serratrice, *Avoir 20 ans aux maquis du Vercors*, Avon-les-Roches, Editions Anovi, mai 2014.

Paul et Suzanne Silvestre, *Chronique des maquis de l'Isère*, Grenoble, Editions des 4 Seigneurs, 1978.

Yves Pérotin, *La vie inimitable. Dans les maquis du Trièves et du Vercors en 1943 et 1944*, Grenoble, PUG, mai 2014.

« Lieutenant Stéphen » - André Valot, *Vercors, premier Maquis de France*, Grenoble, ANPCVV, 1991.

Paul Dreyfus, *Vercors citadelle de la liberté*, Sayat, Editions De Borée, 2007 - édition originale : Grenoble, Arthaud, 1969.

Collectif ANPCVV, *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu*, Grenoble, ANPCVV, 1990.

Archives départementales de la Drôme, fonds Vincent Beaume. Témoignage de Pierre Brunet recueilli par Vincent Beaume (Commission d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale).